



## Une note sur l’Australasie d’hier et d’aujourd’hui : une comparaison fertile pour la didactique de la géographie

Dino Gavinelli<sup>a</sup>

<sup>a</sup> University of Milan, Milan, Italy

La Librairie Charles Delagrave de Paris commença à publier des livres pour l’enseignement de la géographie à l’école primaire et secondaire à partir de 1896. L’accent mis sur la qualité et la rigueur pédagogique de ces ouvrages amènera, dans les décennies suivantes, à la parution de nombreux manuels scolaires traitant de géographie générale et de géographie régionale<sup>1</sup>. Les succès arrivèrent assez forts et ces manuels de géographie non seulement furent publiés à plusieurs reprises et en différentes éditions, jusqu’aux années Vingt, mais animèrent aussi, à l’époque, un vif débats sur les revues de géographie et jouèrent le rôle de livre de chevet pour de nombreux instituteurs et professeurs.

L’extrait ici présenté fait partie de cet ouvrage régional très vaste, qui a laissé son empreinte sur la

<sup>1</sup> En général les auteurs de ces livres de géographie “ Maurice Fallex et Alphonse Mairey, *Amérique Australasie au début du monde*, Paris, Librairie Delagrave, 1904 ” étaient deux et le plus actif d’entre eux fut Maurice Fallex (1869-1929), un professeur d’histoire et géographie aux lycées qui travailla pour Delagrave, dans sa collection de géographie régionale, à : *L’Europe, moins la France, au début du XXème siècle* (1896) ; *L’Asie au début du XXème siècle* (1900) ; *L’Afrique au début du XXème siècle* (1904) ; *L’Amérique et l’Australasie* (1904) ; *Les Grandes Puissances au début du XXème siècle* ; *La France et ses colonies au début du XXème siècle* (1909).

longue route parcourue par la géographie française dans ses diverses échelles territoriales et temporelles et selon de multiples approches. En *Amérique Australasie au début du monde*, paru en 1904 et réédité plusieurs fois<sup>2</sup> comme nouveau cours de géographie, les auteurs Maurice Fallex et Alphonse Mairey parlent, dans leur introduction, d’une géographie devenue “ description et explication pour remettre en contact les faits que d’autres sciences ont étudié isolément et replacer dans la complexité des conditions naturelles, dans le mouvement de la vie, les phénomènes du monde physique et organique ”. L’idée de ces auteurs est d’utiliser la capacité de synthèse de la géographie pour étudier les rapports, les enchaînements, les expressions profondes de ces “ jeunes continents ” pris par une évolution territoriale qui continue et montre comme “ la vie des plantes et des animaux s’harmonise avec les formes terrestres et comment cet ensemble se reflète et s’imprime dans les phénomènes vitaux de l’humanité ”.

Cette approche caractérise notre extrait qui d’ailleurs contient non seulement des aspects strictement géographiques mais aussi des instances pédagogiques très claires. Cet extrait est nécessairement limité en longueur et le lecteur contemporain pourrait en tirer un sentiment d’insatisfaction devant les nombreuses perspectives et suggestions ouvertes et aussitôt refermées. Cependant, le langage utilisé, les valeurs traitées et la méthodologie suivie permettent aussi d’avoir un bon échantillon de la période la plus connue de l’école française de géographie régionale, la plus exposée aux discours coloniaux et aux synthèses disciplinaires qui ont portés à la fondation d’une géographie universitaire française

<sup>2</sup> Le succès fut assez fort et on rééditait le manuel déjà l’an suivant (1905) et encore en 1908, 1910 e 1912.

par Paul Vidal de la Blache et de celles des lycées et des collèges qui continue jusqu'à nos jours. On retrouvera, dans le sillon la tradition de la monographie régionale "à la française", de nombreux passages où l'on souligne l'harmonie des formes continentales et océaniques, l'importance et les dimensions des "Mer du sud", la ceinture des archipels, les îles si belles et nombreuses que déjà Ritter appelait "la voie lactée des eaux". Tous les peuples mentionnés dans l'extrait, extraordinairement divers, ont cependant en commun de constituer, sur les très vastes aires de l'Australasie, de faibles densités de population, d'entretenir avec l'espace de leurs vies des rapports très fluides, de dessiner des paysages mixtes où modernité et traditions s'entrelacent. Les quelques passages ou opinions qui feront sourire ou froncer les sourcils à certains lecteurs contemporains et aux professeurs seront utiles pour réfléchir sur la géographie d'aujourd'hui et ses outils qui ont largement bénéficié, depuis plus d'un siècle du progrès général des connaissances humaines : la découverte des "Paradis du Sud" a été achevée et le mystère du long voyage d'exploration vers "l'exotisme", "la tropicalité" et "l'insularité" a laissé la place aux séjours dans les complexes touristiques modernes ; les cartes géographiques, à toute échelle, sont devenues plus exactes que les anciennes "cartes" des Micronésiens sur de fins bambous qui se croisaient sur des petites pierres symbolisant les îles du Pacifique ; la télédétection spatiale permet un approche pluridisciplinaire à ces régions lointaines. De cette connaissance plus profonde et scientifique du milieu physique et de la cartographie a bénéficié à son tour la géographie humaine avec son étude sur les multiples manifestations des hommes sur cette partie de la planète longtemps marginalisée et où se croisent aujourd'hui les intérêts stratégiques des grandes puissances politiques et économiques.

La didactique contemporaine de la géographie pourra parcourir plusieurs pistes, à partir du toponyme "Australasie", dont la définition est très floue et pas figée et qu'on utilisait souvent au début du siècle dans la géographie francophone et qui trouve aujourd'hui plus de partisans dans le monde anglo-saxon très intéressé à la montée en puissance du plus grand océan de la planète. Comparer dans un parcours didactique l'Australasie d'hier et d'aujourd'hui implique un engagement dans les champs de l'histoire (colonialisme, explorations, diffusion du

christianisme, histoires de l'outre-mer et des mentalités, etc.) et de la géographie dans ses différentes composantes humaines, économiques, politiques, sociales, culturelles, environnementales. Un parcours utile à surmonter les visions stéréotypées d'hier et d'aujourd'hui sur l'Australasie et pour passer des hétéro-représentations aux autoreprésentations, les seules capables de montrer les permanences et les transformations survenues dans cette région longtemps à l'écart.

---

## Chapitre I – Étude Générale de l'Australasie

### Maurice Fallex et Alphonse Mairey

**I. Situation et Dimensions.** Les terres appelées Océanie n'ont de commun que leur situation dans le Grand Océan. On préfère aujourd'hui leur donner le nom d'Australasie, car elles sont les annexes australes du continent asiatique.

Le Grand Océan a 175 millions de kilomètres carrés, mais les terres n'en occupent que 9 millions : c'est le quinzième des terres émergées. Comprises entre 32° Lat. Nord et 48° Lat. Sud, puis entre 108° Long. Ouest et 111° Long. Est, elles ont une importance très inégale : à l'Ouest, l'Australie, ou même la Nouvelle-Guinée, et la Nouvelle-Zélande sont de vrais continents, mais les terres de l'Est ne sont qu'une poussière d'îles éparpillées sur la plus vaste des surfaces océaniques.

**II. Structure du Pacifique.** L'Océan Pacifique est constitué depuis des temps très anciens.

Il date du début de l'ère secondaire. A l'ère primaire, un immense continent s'étendait de l'Amérique du Sud, par l'Afrique et l'Inde, à l'Australie ; il se morcela aux temps secondaires. Au début du crétacé, une triple presqu'île se détachait de l'Asie vers le Sud, en forme de fourche, en constituant l'Australie de l'Ouest, la Nouvelle-Guinée continuée par l'Australie orientale, et la Nouvelle-Zélande. A l'ère tertiaire, l'Australasie prit sa forme actuelle, et l'immense ébranlement, correspondant aux plissements alpins d'Europa et d'Asie, en

déterminant le relief définitif, amena un volcanisme intense, qui dure encore, tant sur tous les bords qu'au centre même du Pacifique.

Le Pacifique est une immense aire d'effondrement.

C'est une fosse aux bords très relevés ; le rebord oriental est très régulier ; les cordillères américaines forment un bourrelet continu, qui, prolongé en pente brusque sous la mer, constitue un ressaut d'un seul jet d'une altitude totale de 12.000 mètres. Le rebord occidental, moins continu, plus tourmenté, est néanmoins très net ; car les lignes d'archipels qui s'y succèdent en forme d'arcs convexes ne sont que les sommets d'anciennes chaînes en grande partie submergées. Ce parallélisme des montagnes et des lignes de rivage forme ce que l'on appelle la structure Pacifique.

Il faut distinguer deux parties dans le Grand Océan. La partie orientale est formée d'une plaine sous-marine régulière profonde en moyenne de 4.500 mètres, avec quelques fosses : une de 7.000 mètres en face du Chili et une de 6.000 mètres le long du Pérou. La partie occidentale est constituée par un socle, où s'élèvent des îles en archipels allongés du Nord-Ouest au Sud-Est, mais disloqué et coupé par les fosses les plus profondes du globe : celle du Tuscarora atteint 8.513 mètres à l'Est des Kouriles ; celle du Penguin, découverte en 1895 au Sud-Est des Tonga, a 9.427 mètres ; celle du Nero, découverte en 1899 entre les îles Midway et les Mariannes, a 9635 mètres.

Les lignes de grandes profondeurs se juxtaposent ainsi aux lignes de grandes altitudes, et marquent les grandes lignes de dislocation de la surface. Les îles du Pacifique se divisent en deux catégories, les îles continentales et les îles océaniques.

Îles continentales. - Les mouvements orogéniques ont séparé du continent asiatique les terres australes, et formé une première catégorie d'îles, les plus grandes. Les unes ont été détachées par la simple érosion marine, par le choc des vagues et des marées : telles sont les grandes îles de la Sonde. D'autres sont dues à des effondrements, comme les petites îles de la Sonde, les Moluques, Célébès. D'autres enfin sont les vestiges d'anciens continents disparus : ainsi la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Zélande sont les restes d'un immense arc insulaire, en grande partie submergé : ce sont des îles témoins.

Îles océaniques. - La plupart des îles du Pacifique sont de petites terres isolées en pleine mer. Ce sont les îles océaniques, les unes de formation volcanique, les autres de formation coralligène.

a) Îles volcaniques. - Les matières de l'intérieur du globe ayant fusé le long des lignes de fracture, où la résistance de l'écorce est plus faible, le Pacifique est entouré d'une ceinture ininterrompue de volcans : c'est le fameux cercle de feu du Pacifique. Sans parler des volcans asiatiques, américains ou antarctiques, l'Australasie offre sur sa bordure les groupes volcaniques des îles Salomon, des Nouvelles-Hébrides, des Samoa, des Tonga ; et de l'île Nord de la Nouvelle-Zélande ; mais ce sont surtout les îles du centre même de l'Océan, les Mariannes, les îles Sandwich, les Fidji, les îles de la Société, qui fourmillent de cratères ; la plupart sont d'ailleurs éteints, quelques-uns ont encore une activité terrible.

b) Îles coralliennes. - Les coraux sont l'œuvre de colonies d'organismes inférieurs, qui ont la propriété de sécréter un squelette calcaire, et dont les débris accumulés forment le récif corallien.

Ces architectes infiniment petits, mais groupés par myriades, ne vivent que dans les mers où la température des eaux de surface se maintient entre 18° et 20° ; d'autre part ils ne se développent guère au-dessous de 35 mètres. Ils aiment les eaux pures et redoutent les eaux troubles des embouchures des fleuves. Ils s'établissent sur les fonds solides, rocheux, point trop abrupts. Ils ont donc pu s'appuyer dans la zone centrale du Pacifique, aux côtes solides des îles continentales et des îles volcaniques.

Quand les coraux édifient leurs constructions au bord même de la côte, et s'ils s'y accolent, le récif est un récif côtier ou frangeant. Ces récifs sont des bancs rocheux qui n'affleurent qu'à basse mer ; ils dessinent une ligne de brisants frangés d'écume, une " ceinture blanche et vaporeuse ", que les vagues viennent heurter de leur bruissement monotone et éternel, et c'est contre l'un d'eux, à Vanikoro, que La Pérouse brisa son navire en 1788. Si le banc est plus éloigné de la côte, il constitue un récif-barrière, séparé du rivage par une étendue d'eaux calmes : tels sont les récifs des Fidji, ceux de la Nouvelle-Calédonie, et surtout la grande Barrière australienne. Si enfin le récif est annulaire, si l'intérieur en est constitué, non par une masse rocheuse, mais par une lagune, on a un atoll. De ce genre sont les îles basses du Pacifique : les archipels des Touamotou, des Gilbert, des Marshall, des Carolines.

L'atoll a une pente brusque vers l'extérieur - la base s'accumulent les débris triturés par les vagues - et une pente très douce au contraire vers l'intérieur ; si

dans les grands atolls la lagune intérieure atteint une profondeur de 100 mètres, la plupart du temps elle est beaucoup moins profonde. Les vents reprennent les débris triturés par les vagues et déposés par la marée ; ils en forment des dunes qui ont parfois une hauteur de 10 mètres, et qui cheminent en comblant la lagune centrale et l'îlot devient alors habitable, quoique presque au ras des eaux.

La formation des atolls est encore très discutée. DARWIN et DANA l'attribuent à des affaissements lents. Selon eux, les coraux ont bâti sur un socle rocheux, émergé ou situé à moins de 30 mètres sous l'eau ; ce socle s'est enfoncé lentement, si bien qu'on trouve des roches coralliennes à des profondeurs de 600 mètres, mais les coraux élevaient à mesure leurs constructions. Les atolls sont donc des " monuments funéraires d'îles englouties ". La lagune centrale correspond à l'ancien socle rocheux, et c'est ce qui explique leur forme annulaire et régulière. Mais MURRAY et AGASSIZ, ayant visité presque tous les archipels de coraux du Pacifique, ont constaté que la plupart des régions coralliennes sont en voie de soulèvement. D'après eux, dans la grande majorité des cas, les coraux sont construits sur des îlots volcaniques, autrefois émergés, puis rongés par les vagues jusqu'à 20 mètres sous l'eau et même au-delà ; quand le fond rocheux est à de plus grandes profondeurs, c'est que la sédimentation calcaire, naturelle dans des eaux saturées de chaux, où meurent sans cesse des myriades de petits êtres organiques, a exhaussé la masse jusqu'au niveau où les coraux peuvent vivre. Quant à la forme annulaire des atolls, elle tient à ce que la partie centrale, morte, dépérit peu à peu, et est rongée par les organismes vivants qui vivent sur le pourtour du récif.

**III. Climat.** Si l'on excepte l'Australie et la Nouvelle-Zélande qui seront étudiées plus loin, on peut définir le climat de l'Australasie, un climat tropical adouci par la mer. Situées à cheval sur l'équateur, les terres du Pacifique ont une température régulièrement chaude.

Les variations journalières et annuelles sont faibles : Wilhelmshafen, en Nouvelle-Guinée, a 25°2 en juin et 26°7 en février ; Souva, aux îles Fidji a 23°5 en août et 27°7 en janvier ; Yap, dans les Carolines, a 23°6 en hiver et 26°6 en été. - Les minima et les maxima eux-mêmes sont loin d'être excessifs : Wilhelmshafen a un minimum absolu de 19°3 en juillet et un maximum absolu de 35°3 en septembre ; les extrêmes moyens sont à Papeete (Tahiti), 16°8 et 33°1 ; à Apia (Samoa), 17°5 et 32°9 ; à Nouméa, 13° et 35°5. Ce sont en somme de faibles écarts.

Cette régularité et cette uniformité tiennent au régime des vents et des courants marins (Cf. *Géographie générale*, classe de Sixième, pages 80 et 81). Sur cette aire immense, on voit s'appliquer les lois générales des pressions : il y a un minimum à l'équateur, deux maxima aux tropiques, et de nouveaux minima aux régions tempérées. Mais la distribution des terres et des mers introduit des modifications : dans la partie orientale du Pacifique, existent deux maxima, l'un à l'Ouest de la Californie, l'autre à l'Ouest du Chili, et on y observe un régime très net de vents alizés ; dans la partie occidentale par contre, le continent asiatique et le continent australien, tour très chauds et très froids, produisent un véritable régime de moussons.

En janvier, c'est l'hiver boréal, l'été austral. L'alizé du Nord-Est, souffle très fort de l'Amérique froide vers l'Équateur ; de même la mousson sèche du Nord-Ouest souffle violemment de la Sibérie orientale vers les régions équatoriales. Dans l'hémisphère austral, l'alizé du Sud-Est, parti de la région de hautes pressions de l'île de Pâques, va jusqu'à 2° Lat. N., et les îles Marquises en marquent la limite. Dans l'Ouest, l'Australie surchauffée forme un foyer d'appel, que renforce la mousson asiatique : la Nouvelle-Guinée subit donc des vents du Nord. La Polynésie est une région de calmes, car l'échauffement de l'eau et la faible différence des températures ralentissent les vents de l'Est et les transforment en une brise légère.

En juillet, l'alizé américain du Nord-Est est très affaibli ; celui du Sud-Est, très fort au contraire, monte jusqu'à 5° Lat. N., et s'avance à l'Ouest jusqu'aux Nouvelles-Hébrides. De l'Australie froide les vents rayonnent et s'en vont d'abord au Nord-Est, puis au Nord-Ouest où les appelle la mousson asiatique, due au continent surchauffé. Les vents d'Ouest des mers australes eux-mêmes sont attirés plus au Nord ; tandis qu'en été ils ne touchent que l'île Sud de la Nouvelle-Zélande, en hiver ils envahissent l'île Nord, et, déviant en partie au Nord-Ouest, vont rejoindre en Nouvelle-Guinée l'alizé du Sud-Est et le mousson d'Asie.

Les courants marins renforcent les courants aériens.

Au Nord, le Kouro-Chivo va longer la côte américaine, en descend sous le nom de courant de Californie, et, parallèle à l'alizé, rejoint le courant Nord-Équatorial qui s'en va aux Philippines. Au Sud, le courant Sud-Équatorial, sensible déjà sur les côtes du Pérou, court à l'Ouest, dépasse l'équateur de 6

degrés, se morcelle en ramules nombreuses au milieu des îles Polynésiennes, et, après avoir longé les côtes d'Australie et de Nouvelle-Zélande, retourne à l'Est dans la grande zone des vents réguliers de l'Ouest. Entre les deux, près de l'Equateur, il y a un contre-courant, allant à l'Est, très net, et doué d'une grande vitesse quand le soleil est au tropique Sud.

Les vents, chargés de vapeur d'eau, lorsqu'ils heurtent les îles, y déversent des pluies abondantes. Wilhelmshafen reçoit 3 m. 56 d'eau en 218 jours, de novembre à avril ; Yap reçoit 2 m. 78 ; dans les îles Sandwich, si Honoloulou ne reçoit que 776 millimètres, Pepeekeo à une altitude de 25 mètres reçoit 3 m. 56, et Volcanohouse, situé à 1.260 mètres, 4 m. 33. C'est qu'il faut attribuer une grande importance au relief : tandis que le versant soumis aux vents pluvieux est très arrosé, l'autre, qui se trouve à l'abri, l'est beaucoup moins.

“ A Tahiti, les petits nuages errants que le vent alizé promène sur la grande mer sont arrêtés au sol ; ils viennent s'amonceler contre le parois de basalte, pour redescendre en rosée, ou retomber en ruisseaux et en cascades... La pluie tombait, une de ces pluies torrentielles, tièdes parfumées, qu'amènent là-bas les orages d'été ; les grandes palmes cocotiers se couchaient sous l'ondée ; leurs nervures puissantes ruisselaient d'eau ; il passait des rafales qui courbaient ces grands arbres comme un champ de roseaux ” (LOTI).

Quoique le Grand Océan soit souvent d'une tranquillité relative qui lui a valu son nom de “ Pacifique ” donné par Magellan, aux changements de saison, quand les vents tournent brusquement, il se produit des cyclones dont les ravages rappellent ceux de la mer des Indes ou des Antilles.

Le 24 janvier 1880, la Nouvelle-Calédonie, la pression barométrique était descendue, 715 millimètres ; le vent courba, brisa, faucha les arbres sur d'énormes étendues ; l'Océan monta de 8 mètres au-dessus du niveau des pleines mers ; une pirogue fut retrouvée dans les terres à 1.200 mètres de la plage. Sur les îles basses coralliennes surtout, les dégâts sont épouvantables : en 1878, une vague rasa le chef-lieu des Touamotou, Anaa ; aux Touamotou encore, du 11 au 17 janvier 1903, la mer envahit les plantations et fit périr 500 personnes, le dixième de la population.

**IV. Vie végétale.** Si on laisse de côté l'Australie et la Nouvelle-Zélande, qui seront étudiées à part, la flore offre une grande unité : cette unité est due

aux vents et aux courants qui ont dispersé uniformément les graines. En Nouvelle-Guinée domine encore la flore indo-malaise, et non la flore australienne : il n'y a ni Eucalyptus, ni Acacias. Les îles océaniques ont une flore pauvre en espèces. Sur les îles coralliennes : il n'y a en fait d'arbres que le Cocotier et le Pandanus. Mais dans chaque espèce les individus sont nombreux. Sur les îles volcaniques et montagneuses, le versant arrosé se couvre de forêts puissantes, tandis que le versant sec est occupé par la savane aux hautes herbes. La végétation offre donc en général une apparence de richesse exubérante, qui la fait rentrer dans la catégorie des forêts tropicales.

“ A Tahiti, les pluies, les brumes épaisses et tièdes entretiennent dans les gorges une verdure d'une inaltérable fraîcheur, des mousses incontenues et d'étonnantes fougères... L'air est chargé de senteurs énervantes et inconnues ; des broussailles de mimosas et de goyaviers sort un léger bruit de feuilles qui se froissent... mais on n'entend aucun chant d'oiseaux dans les bois tahitiens... Sous cette ombre épaisse, dans les lianes et les grandes fougères, rien ne vole, rien ne bouge ; c'est toujours le même silence étrange qui semble régner aussi dans l'imagination mélancolique des naturels ” (LOTI).

**V. Vie animale.** Les animaux sont venus de l'Ouest comme les plantes. La faune fait partie de la Région australienne de Wallace. En dehors des sous-régions néo-zélandaise et australienne, qui seront étudiées plus loin, il y a en Australasie deux divisions nettes. La sous-région papoue est celle de la Nouvelle-Guinée et des îles voisines. Dans ses forêts humides pullulent les Insectes et les Papillons aux couleurs nuancées, ainsi que les Oiseaux aux brillants plumages, dont le roi est l'Oiseau de Paradis. Dans les savanes voyagent les Casoars, ces oiseaux coureurs aux ailes atrophiées. La sous-région polynésienne se distingue par sa pauvreté en Reptiles et en Mammifères, ce qui est naturel, car il leur est difficile de franchir les mers ; le seul mammifère commun à toute la Polynésie était le Rat ; or il a presque disparu. Au contraire les vents dispersent les Insectes et les Oiseaux. Ceux-ci ne chantent pas ; autrefois même ils n'étaient pas sauvages, “ ils se laissaient cueillir comme des fleurs ” ; et l'un des grands étonnements de l'Européen qui se promène parmi les forêts suspendues aux montagnes sombres, au milieu de cette solitude majestueuse et sans bornes du Pacifique, est sans contredit le silence éternel des bois de la Polynésie.

**VI. Vie humaine.** A part les Australiens, qu'on étudiera plus loin, les terres océaniques comprennent deux sortes de populations, les Mélanésiens et les Polynésiens.

Les Mélanésiens forment une race bien caractérisée qui se rattache au type nègre. De taille moyenne (1 m. 65 environ), ils ont la tête très allongée, la peau de couleur brun chocolat, les cheveux noirs crépus, avec cette frisure naturelle qui frappe si fortement les Européens, les arcades sourcilières proéminentes, le regard féroce et méfiant. Essentiellement agriculteurs, ils ne s'aventurent qu'à peine en mer. Ils offrent donc une grande unité et comme race et comme civilisation. On peut néanmoins les diviser en deux catégories : les Papous, de figure plus allongée, avec le nez crochu, habitent la Nouvelle-Guinée et quelques îlots côtiers ; les Mélanésiens proprement dits, qui ont la face plus large et le nez retroussé, occupent les îles de l'Amirauté, la Nouvelle-Bretagne, les îles Salomon, Santa Cruz, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie (Canaques) et même les Fidji où ils se mêlent aux Polynésiens.

Ce sont avant tout des agriculteurs ; leur culture essentielle est le Bananier.

Le tubercule du Taro, extrêmement nourrissant, est l'aliment de la saison des pluies ; l'Igname, qui vaut moins, est l'aliment de la saison sèche. En quelques endroits on y ajoute encore le Maïs, la Batate. Comme les engrais manquent, le même coin de terre ne peut être cultivé que tous les huit ou dix ans ; aussi chaque village est-il entouré de grandes zones défrichées et le mode de défrichage est primitif, c'est l'incendie. On cultive à la main : les Indigènes de Port Moresby se rangent en ligne un bâton dans chaque main et piochent ainsi par mouvements d'ensemble. L'élevage est un peu près inconnu : le porc est le seul animal domestique, et dans quelques endroits seulement. La chasse et la pêche procurent un supplément de ressources. Habiles à poser des pièges et à empoisonner les étangs, les Papous construisent de beaux navires à voile quadrangulaire, les "Lakatoi", et de belles pirogues ; mais ils n'osent s'aventurer en pleine mer et se contentent du cabotage. La nourriture animale leur fait donc souvent défaut ; leur régime presque exclusivement végétarien leur donne un ventre proéminent, mais, comme le besoin de viande est un des plus urgents de l'homme, quand les animaux manquent, les Mélanésiens vont à la chasse à l'homme : leur anthropophagie a donc avant tout des raisons physiologiques. Ils mangent les prisonniers,

ils s'en distribuent les morceaux avec une grande équité "comme chez nous le pain bénit" et leur plat le plus apprécié est un mélange de Taro, de Noix de coco et de cervelle humaine. Un autre besoin physiologique est celui des alcalins, comme le sel chez nous : c'est ce qui explique l'usage général de chiquer le bétel, et celui plus rare, de manger de l'argile. Le vêtement est très simple ; il consiste en une ceinture ou pagne d'écorce battue ; les femmes portent un tablier en herbes sèches ; quelques tribus vont nues.

Les maisons sont construites sur pilotis, même dans l'intérieur des terres.

Dans l'Ouest de la Nouvelle-Guinée, il y a de grandes maisons de 30 à 150 mètres de longueur ; dans l'Est, elles sont plus petites. Le plancher, établi sur des pieux, est fait de petites poutres entrelacées de lianes, le foyer repose sur une couche de terre glaise, une sorte de véranda court autour de la maison, et les enfants y jouent, tandis qu'au-dessous, dans les marais, les crocodiles attendent les débris de cuisine. En Nouvelle-Calédonie, le type de maison est autre : les huttes sont circulaires avec un toit conique.

Les Mélanésiens en sont encore à l'âge de la pierre polie. Leurs armes sont des massues, des haches, des arcs et des flèches, en pointes de silex ou en os barbelés, qu'ils savent empoisonner avec les sucs des plantes. Ils sont très vaniteux ; comme tous les sauvages. La chasse à l'homme, ou "chasse aux têtes", en dehors du besoin de manger de la chair, a pour cause l'orgueil des chefs qui veulent avoir leurs cases ornées de crânes suspendus. Ils recherchent tous les ornements : peignes dans les cheveux, baguettes en os dans la cloison du nez, bracelets, colliers, dessins sur les ceintures d'écorce. Leur tatouage, assez grossier, consiste en brûlures et en incisions. Ils ont en somme une mentalité primitive, ils sont groupés en tribus, mais beaucoup ignorent même la poterie ou le tissage des fibres des plantes. Sans avoir de religion, ils sont très superstitieux : ils égorgent les prisonniers pour que leur âme protège les champs et favorise la pêche ; ils s'effarent aux cris d'oiseaux ou au moindre bruit de feuilles dans les forêts. Ils sont envahis par l'islamisme et par le christianisme, mais le contact des Européens leur est funeste, et ils ne tarderont peut-être pas à disparaître, sinon dans les régions immenses et tropicales de la Nouvelle-Guinée, du moins dans les îles plus petites et tempérées, comme la Nouvelle-Calédonie.

Les Polynésiens occupent les îles océaniques, des Sandwich à l'île de Pâques et à la Nouvelle-Zélande. Ils présentent une unité tout à fait

extraordinaire pour des îles séparées par des espaces immenses, et qui est due à leurs actives relations commerciales et à leurs migrations incessantes. - Ils ont une grande taille (1 m. 74 en moyenne), le teint clair, jaune ou tirant sur le brun, la tête ronde, les cheveux droits ou ondulés, un peu rudes, le nez court et droit, les pommettes saillantes, les arcades sourcilières peu prononcées, les yeux d'un noir roux, le regard d'une douceur câline et langoureuse ; ils forment en somme un des plus beaux types des races humaines.

Agriculteurs habiles, même avant l'arrivée des Européens, ils pratiquaient l'irrigation dans les îles montagneuses comme Tahiti ou la Nouvelle-Zélande. Dans les îles basses ils vivaient des produits du Cocotier et du Taro ou arbre à pain. Pour cuire les aliments, ils les plaçaient entre deux pierres chauffées, dans un trou où ils accumulaient des lits alternatifs de feuilles sèches et de fruits et obtenaient en une demi-heure un mets délicieux. Ils y ajoutaient des poissons, des coquillages, de la viande de porc, leur seul animal domestique, ou des rats qu'ils chassaient à l'arc, tant la viande était rare. La boisson nationale était le " kava " ; pour l'obtenir on se rangeait en cercle autour d'un grand plat on mâchait des feuilles de poivrier, et l'on crachait dans le plat, puis on faisait fermenter ce liquide original, et, paraît-il, tout à fait délicieux. Leur nourriture, exclusivement végétale, leur donnait une obésité générale et le besoin de manger de la chair en avait fait des cannibales ; mais, naturellement, l'arrivée des Européens a transformé complètement et la culture et le mode d'alimentation. Leur costume est fait d'écorce battue de mûrier à papier (*Broussonetia papyrifera*). Ils font de ses fibres de beaux travaux de tressage, et les Tahitiens s'attachent aux reins le " pareu " aux couleurs éclatantes, aux dessins multicolores, qui leur retombe jusqu'aux pieds. Leur type d'habitation est un abri contre la chaleur et non contre le vent, qui rafraîchit plutôt agréablement : c'est une claie de branches entrelacées soutenue par des pieux.

Les Polynésiens sont avant tout des marins. Le manque de vivres et l'excès de population les ont jetés, volontairement ou non, à l'aventure, et ils ont construit de magnifiques navires. Ces navires sont de deux sortes : tantôt ce sont des pirogues à rames, le plus souvent accouplées et réunies par des plates-formes, de grandes pirogues de guerre, qui ont 100 pagayeurs pour 40 guerriers, analogues aux galères méditerranéennes ; tantôt ce sont des pirogues à balancier, ce balancier servant pour utiliser le vent de côté sans perdre de force. Sur

toutes s'étale la voile en nattes, de forme triangulaire. C'est là-dessus, emportés, comme leurs oiseaux, par les vents engouffrés dans les grandes ailes de leurs navires, qu'ils ont sillonné l'immensité du Pacifique, se guidant soit d'après les astres, soit avec des cartes, souvent très bien faites, comme celle du Tahitien Tupaia.

Ils en étaient encore à l'âge de la pierre à l'arrivée des Européens. C'était tout naturel, car la plupart des îles n'ont pas de gisements métalliques ; dans celles qui en possèdent, les métaux sont difficiles à extraire ; en outre, isolés et à l'écart, ces peuples n'ont pu imiter des voisins plus heureux et pourvus du bronze ou du fer. Leurs armes étaient non pas l'arc, qui servait seulement pour la chasse, mais le javelot, la fronde, surtout la massue en bois ; ils ignoraient le bouclier. Très braves, ils aimaient le corps-à-corps et méprisaient le combat à distance.

Les Polynésiens sont vaniteux et orgueilleux. De tempérament joyeux, ils aiment la danse et les Tahitiens adorent la " oupa oupa " au son du tamtam. Ils pratiquent la sculpture ; on a trouvé dans l'île de Pâques, à l'intérieur d'un cratère volcanique, d'énormes statues en basalte, sans doute des idoles funéraires, dont l'une a 7 mètres de hauteur et dont l'origine est encore discutée. Ils couvrent de peintures leurs vêtements et leurs outils. Ils dessinent fort joliment. Mais le grand ornement est le tatouage : il se pratique non par entailles, mais par piqûres ; il se fait à l'aide d'un pigment extrait de la graine d'un oléagineux, l'aleurite ; très douloureux, mais très artistique, faisant valoir harmonieusement les formes, et " exigé par les Dieux ", il est devenu un véritable art, surtout en Nouvelle-Zélande.

Cette race si intelligente a manqué malheureusement de ressources, et c'est ce qui lui a laissé certains traits de sauvagerie : d'abord le cannibalisme ; puis l'usage du tabou, qui réserve aux hommes les meilleurs plats et l'usage de certains objets, en les interdisant aux êtres inférieurs, femmes et enfants ; et l'infanticide, qui respecte les enfants mâles, mais supprime beaucoup de filles, en qui l'on ne voit que des bouches inutiles.

Les nécessités matérielles ont engendré les habitudes sociales, on a déclaré " tabou " une foule d'objets par religion ; par religion encore on a sacrifié des enfants aux dieux. Les Polynésiens sont en effet un peuple très religieux. " Taaroa est l'Être suprême, le Dieu créateur du monde. Les ' toupapaou ' sont des fantômes tatoués qui viennent terroriser les vivants, et la vieille religion maorie comprend une

quantité de mots mystiques, de ces mots tristes, effrayants, intraduisibles qui expriment là-bas les terreurs vagues de la nuit, les bruits mystérieux de la nature, les rêves à peine saisissables de l'imagination" (LOTI).

D'où vient cette race voyageuse? Il y a entre tous les Polynésiens communauté, non seulement de race, mais de langage, et un Tahitien arrive vite à comprendre les dialectes des îles Sandwich, des Marquises ou de la Nouvelle-Zélande. Aujourd'hui on attribue à toutes ces populations une origine asiatique.